Document generated on 08/06/2025 11:35 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Loup-Blanc de Chantal Renaud (Éditions Libre Expression)

Chantal Renaud. *Loup-Blanc*. Montréal, Éditions Libre Expression, 1983, 267 p.

Gilles Pellerin

Number 32, Winter 1983–1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40060ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pellerin, G. (1983). Review of [*Loup-Blanc* de Chantal Renaud (Éditions Libre Expression) / Chantal Renaud. *Loup-Blanc*. Montréal, Éditions Libre Expression, 1983, 267 p.] *Lettres québécoises*, (32), 69–69.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Loup-Blanc

de Chantal Renaud

(Éditions Libre Expression)

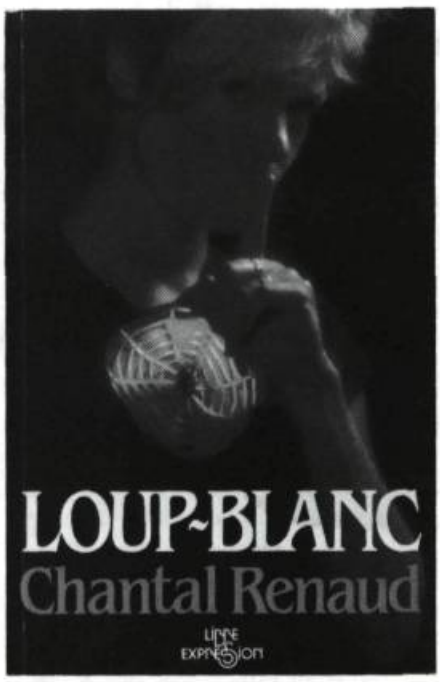
Les augures le disent: le roman est mort. Encore. Il était mort une première fois quand il était devenu impensable de raconter comment Pierre et Pierrette s'étaient connus au Parc Belmont, s'étaient avoué leur amour dans un snack de la rue Papineau — Pierrette était enceinte et son rimmel coulait — et avaient fait leurs photos de noces au Jardin botanique. Le roman s'était mis à ressembler à tout sauf à un roman, à coup de dénarrativisation, de montages parallèles, de tentatives d'objectivation de la pensée. Bref on ne savait plus trop bien qui disait *je*, qui était marié avec qui, quel était le prix des montagnes russes et de l'amour. Les phrases avaient perdu leurs virgules, les chapitres étaient titrés «33 juillaoût». C'était la faute à Robbe-Grillet, quoi.

Loup-Blanc[1] de Chantal Renaud vient après (ou *avant?*) cette période du roman indéchiffrable. L'intrigue est invraisemblable mais simple: une jeune romancière bostonienne à succès, Laura Anderson, quitte tout (c'est-à-dire *rien* puisque tout ce qui échappe à l'intrigue immédiate n'a aucune consistance, y compris — et surtout — les activités de romancière de la protagoniste) pour suivre un pseudo-journaliste français qui prétend que Yourcenar est un grand homme mais qui s'avère un joueur professionnel. Les premières lignes du livre donnent d'ailleurs le ton: «Il entra dans le bar du Press Club avec cette démarche particulière aux hommes qui ont toujours été aimés. Il souriait, et quelque chose dans la manière de porter sa tête grise, de regarder autour de lui comme s'il nous était supérieur à tous, m'irrita aussitôt.» (p. 9) Irrita Laura qui, sans transition, tomba amoureuse d'icelui.

J'ai jusqu'ici joué sur l'ambiguïté du mot *roman*. C'est qu'il a le dos large et il y a tout un monde entre affirmer que «la vie est un roman» et résumer telle situation avérée par l'expression évocatrice «c'est un vrai roman...». Dans ce deuxième cas, tout survient par la force du destin qui, on le sait, est davantage soucieux de grandes lignes que de menus détails. Dans *Loup-Blanc*, il suffit de mettre la main dans le chapeau magique pour en tirer cinq mille dollars, un rasage impeccable, une Porsche noire, une émeraude, une suite chez Pierre à deux pas du Met, un milliardaire épris mais épais (Stilton qu'il s'appelle le pauvre riche, comme s'il voulait à tout prix ressembler au chapeau). Cette prodigalité retarde bien un peu la montée dramatique déjà rivée à un récit linéaire rigoureux. Mais enfin, les petits fauteuils Louis XV, ça se paie.

Bref l'histoire est un peu longue, compte tenu de la démonstration, et je veux quant à moi en faire une qui soit courte: dans *Loup-Blanc*, les femmes sont de celles dont on dit qu'elles sont des femmes de roman, c'est-à-dire naïves, emportées aveuglément par leur amour, mêlant les rires et les pleurs, habitant des décors de cinéma (p. 180). Laura a ce mot tout à fait incongru dans la bouche de la romancière qu'elle est censée être: «J'étais émerveillée, un peu grise, et en même temps consciente de vivre un conte de fée.» (p. 118) Les hommes sont à l'avenant, peau musquée, crinière poivre et sel, la désinvolture à la boutonnière. Tout ce beau monde tâte du superlatif («Rousse et altière, mon amie de toujours, Sandy Fairchild, fait son entrée, encadrée par deux hommes: le plus beau parti (à sa droite) et le plus joli voyou (à sa gauche) de Boston.» (p. 50) Dans cet univers idéal, la France est la France (l'exacte température du champagne, le traversin, le périphérique fou), l'Amérique l'Amérique (les kleenex, hamburgers, pantalons à carreaux).

Bien sûr, il ne s'agit pas de déterminer si les personnages ont tort ou raison de plonger chacun dans sa passion (l'amour de Loup-Blanc dans le cas de Laura, le jeu dans celui de son amant), de discuter la pertinence des gestes posés. Il s'agit plutôt de se demander si, au plan dramatique, cela tient. C'est dans cette perspective que je risque le constat d'invraisemblance. J'en ai contre le chapeau magique parce qu'il crée des situations répétitives (des *scènes* en fait que même les personnages n'arrivent à jouer qu'avec patience, faute de conviction), notamment autour du double récepteur dont sont munis les téléphones européens. Aussi parce qu'il maintient en vie des êtres sans assise, sans véritable ancrage dans une histoire personnelle. Quand le dénouement survient, il paraît gratuit (il aurait d'ailleurs pu survenir cent pages plus tôt, cent pages plus tard), son seul mérite étant de respecter les lois du genre. Cela permet par ailleurs — et on pourra y voir un des aspects les plus réussis du livre — de faire la part belle au masochisme jusqu'à l'escamotage final qui reconduit Laura à un destin américain.



On aurait pu croire dans les premières pages que l'impossible amour de Loup-Blanc et de Laura projetterait, en ombre chinoise — c'est-à-dire métonymiquement —, les différences culturelles entre l'Amérique, ramenée à ses dollars puritains, et l'Europe aux ongles propres. Peu à peu Chantal Renaud bifurque vers une voie autrement plus féconde structurellement, celle du jeu. L'amour que l'on a pour un *gambler* et la monnaie de casino dont on en est payée, voilà déjà un motif dramatique intéressant. Bien sûr, cela a des ramifications: la vie est un poker, «la chance est comme une femme. Plus on la supplie, moins elle vous regarde.» (p. 117), etc. On sait tout le parti que l'on peut tirer du corollaire qui, au terme de cette recension, s'impose: *le roman est un poker*. Du moins, on peut le construire comme un poker, avec son bluff, son ivresse, ses descentes vertigineuses aux enfers, ses remontées vers l'extase ludique. Or, il m'a semblé que sur ce point, *Loup-Blanc* pèche par omission. Puisqu'il y a jeu, un jeu dont Laura et Stilton font les frais, il y aurait dû y avoir progression. Je n'espérais pas voir apparaître un brelan aux mains de Kansas City Kid ou une royale dans celles de Nebraska Sam. J'attendais toutefois le crescendo qui mène au terrible arrêt du *quitte ou double*. Faute d'ellipse et pour n'avoir pas osé explorer davantage son spectrogramme narratif, le roman de Chantal Renaud reste en deçà de sa mise.

Gilles Pellerin

1. Chantal RENAUD. *Loup-Blanc*. Montréal, Éditions Libre Expression, 1983, 267 p. Il existe simultanément une édition française du roman publiée chez Mazarine.